

chloe
hooper

l'incendiaire

CHLOE HOOPER

L'INCENDIAIRE

Le 7 février 2009, les flammes ont ravagé le bush australien et causé la mort de 173 personnes. Un des incendies les plus meurtriers de l'histoire de l'Australie.

Derrière ce géant de flammes et de fumée se dessine bientôt la silhouette d'un monstre à taille humaine, accusé d'avoir délibérément mis le feu avant de contempler, assis sur le toit de sa maison, les eucalyptus brûler à perte de vue. Dans la vallée minière reculée de Latrobe, dominée par les énormes cheminées de la centrale à charbon la plus polluante du monde, Chloe Hooper se lance sur la piste du présumé pyromane, dix ans après les faits.

Qui devient incendiaire, et pourquoi ? Thriller psychologique documentaire aux allures de chasse à l'homme, *L'Incendiaire* met à nu les ambiguïtés de la société australienne et aborde de front son rapport à la crise environnementale contemporaine.

Née à Melbourne en 1973, Chloe Hooper a écrit des romans ainsi que des livres de non-fiction. En 2008, elle reçoit le Walkley Award, qui distingue les meilleurs journalistes australiens, pour *Grand Homme* (Christian Bourgois éditeur, 2009), une enquête concernant la mort de Cameron Doomadgee, un Aborigène mort en garde à vue moins d'une heure après son arrestation. Par les choix de ses sujets et la rigueur avec laquelle elle s'en saisit, Chloe Hooper est une voix australienne engagée et nécessaire.

L'INCENDIAIRE

du même auteur
chez Christian Bourgois éditeur

GRAND HOMME
FIANÇAILES
UN VRAI CRIME POUR LIVRE D'ENFANT

du même auteur
en numérique

GRAND HOMME
FIANÇAILES

CHLOE HOOPER

L'INCENDIAIRE
Tempête sous un crâne

Traduction de l'anglais (Australie)
par Florence CABARET

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
The Arsonist: A Mind on Fire



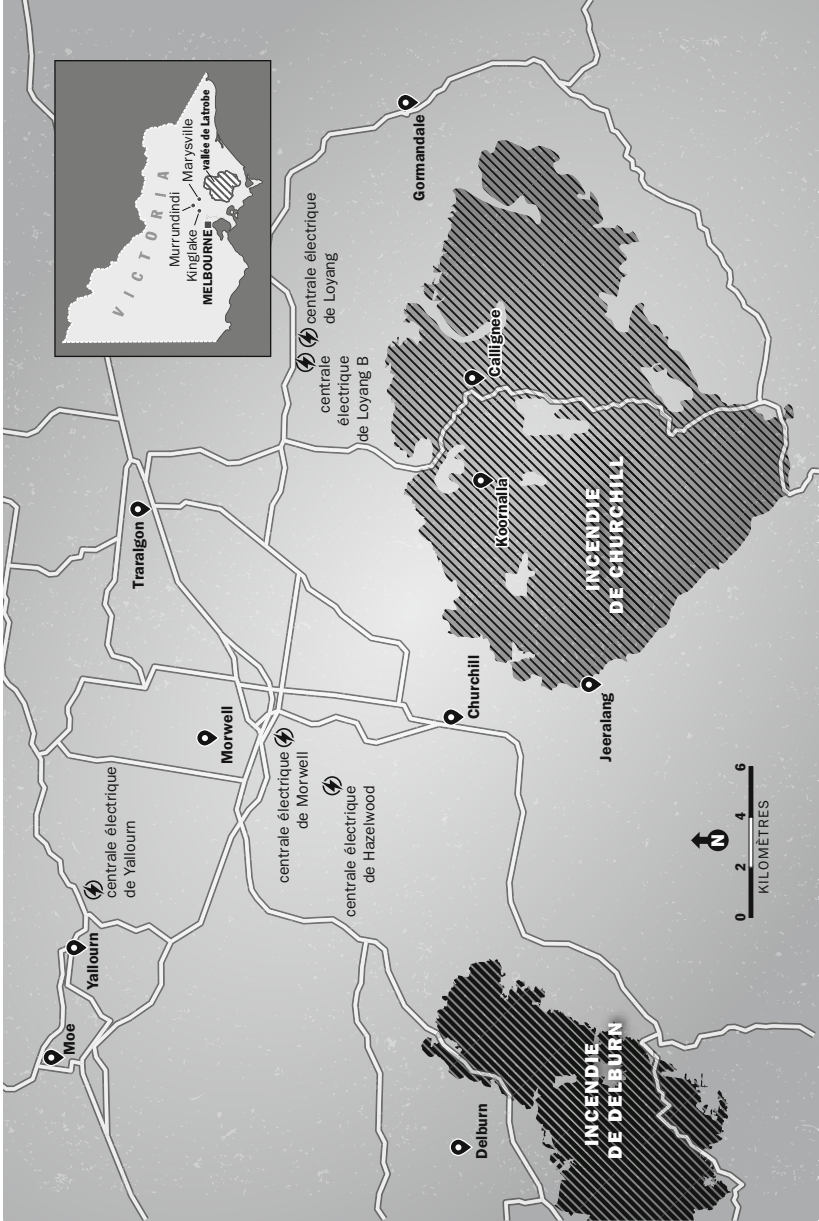
© Chloe Hooper, 2018
Tous droits réservés

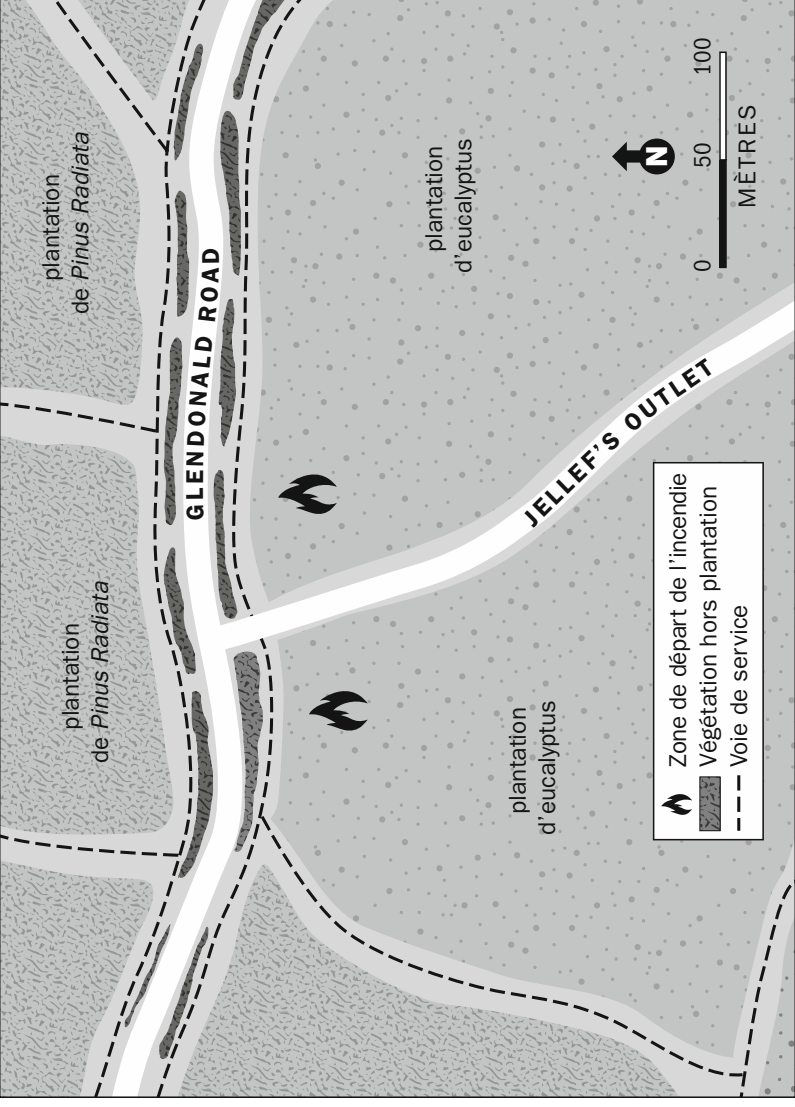
© Christian Bourgois éditeur, 2020,
pour la présente édition
ISBN: 978-2-267-03257-4

À Don

Sommaire

<i>Carte de la vallée de Latrobe</i>	10
<i>Carte de la zone de départ de l'incendie</i>	11
PREMIÈRE PARTIE – L'enquête.....	13
DEUXIÈME PARTIE – La défense.....	99
TROISIÈME PARTIE – Le procès.....	163
Épilogue.....	209
Postface.....	227
<i>Notes</i>	233
<i>Remerciements</i>	239





PREMIÈRE PARTIE
L'ENQUÊTE

Imaginez-vous une gravure de conte de fées. Dans un agencement d'une symétrie parfaite, des arbres noirs dressés vers le ciel où ils disparaissent, le sol à leur pied recouvert d'une épaisse couche de neige blanche. Les bois sont des endroits dangereux dans ces histoires, les apparences sont trompeuses. Ici aussi, dans cette plantation, la menace rôde. Les arbres noircis se consomment à petit feu. La fumée s'élève le long des troncs de braise surmontés de feuilles calcinées. La neige, qui a pris une teinte gris pâle, n'est que cendre. Posez un pied au mauvais endroit, vous risquez de glisser et de vous enflammer. À mieux y regarder, ces bois sont ceinturés par un ruban de plastique jaune délimitant les lieux du crime où des policiers en uniforme montent la garde.

Au croisement de deux routes assez quelconques, assis dans sa voiture, le lieutenant de police Adam Henry prend la mesure de l'énigme qu'il a sous les yeux. Du côté de Glendonald Road, la futaie est intacte : des *Pinus radiata* vierges de toute marque, tous plantés en même temps, forment des rangées d'un vert immaculé. À l'opposé, non loin du coude en forme de T où la route croise un chemin connu sous le nom de Jellef's Outlet, se dressent des alignements d'*Eucalyptus globulus*, dont on tire cette gomme bleue cultivée dans le monde entier pour en faire du papier d'imprimerie. Tout a brûlé, aussi loin que porte le regard. Le samedi 7 février 2009, vers 13 h 30, un feu s'est déclenché dans les environs et, aujourd'hui dimanche, en fin d'après-midi, il continue de progresser à plusieurs kilomètres de là.

Le lieutenant Henry vient tout juste d'être père : c'est son premier enfant, il est sorti de l'hôpital une semaine plus tôt. La veille, il avait reçu un appel en pleine nuit lui demandant d'interrompre son congé

pour assister à la réunion convoquée dès six heures le matin. Tous ceux qui appartenaient à la brigade d'enquête sur les incendies et explosions de la police de Victoria avaient été mobilisés. Au cours des derniers jours, il avait fait une chaleur invraisemblable, le dimanche tout particulièrement où l'on avait atteint les 40 °C, tandis que soufflait un vent du nord redoutable, avec des rafales de près de 100 km/h. L'après-midi, puis toute la nuit qui avait suivi, de violents incendies avaient ravagé plusieurs endroits, au nord, au nord-ouest, au nord-est, au sud-est et au sud-ouest de l'État. On avait envoyé Henry à deux heures de route à l'est de Melbourne pour diriger une enquête sur un feu qui avait démarré à quatre kilomètres de la ville de Churchill (4 000 habitants). Cette enquête avait été baptisée, pour des raisons assez évidentes, Opération Winston.

Dans un état cotonneux propre à ceux qui manquent de sommeil, il avait pris la M1 en direction de la vallée de Latrobe avec un collègue, roulant tout le long dans la fumée. La radio annonçait régulièrement de nouvelles victimes : de cinquante morts, on en était maintenant à cent. Dans certaines villes, expliquaient les journalistes, il ne restait rien. Les deux hommes avaient croisé le premier barrage routier au bout d'une heure de route. L'épaisse forêt du Bunyip State Park était en flammes ; les agents de la circulation les avaient laissés emprunter une autoroute fantôme. Au cours de l'heure qui suivit, ils avaient dû être les seuls sur cet axe généralement bondé.

De l'autre côté de la vitre, un chapelet de petites villes se nichaient au gré des vertes terres agricoles qui défilaient jusqu'à Gippsland, avant de céder la place à un territoire minier. Les pylônes électriques en acier ajouré se multipliaient à mesure qu'on se rapprochait de la source où ils s'approvisionnaient ; les fils formaient des vagues au-dessus des collines.

Dans un virage au-delà de Moe, Henry vit surgir les tours de refroidissement et les cumulus de vapeur de la première centrale électrique, puis, dans le virage suivant, une vallée dominée par les huit énormes cheminées d'une autre centrale connue sous le nom de Hazelwood. Ils commencèrent à longer une immense mine de charbon à ciel ouvert. Sur les pentes, des routes labyrinthiques descendaient jusque dans le cœur brun où s'était sédimentée la matière carbonique d'un marais qui avait existé là trente millions d'années plus tôt et que des remorqueurs,

réduits à leur version miniature de jouets Matchbox par une illusion d'optique, venaient excaver sans relâche.

Il quitta la route principale pour Churchill, à quelques kilomètres au sud. Cité dortoir construite à la fin des années soixante pour les ouvriers de la centrale, la ville se répartissait autour de larges rues et d'une sculpture anodisée qui s'élevait à plus de trente mètres de haut. C'était le seul monument public, qui rendait hommage au grand homme de l'Empire britannique avec cet énorme cigare doré et stylisé.

Le lieutenant ne s'y arrêta pas. Il voyait la fumée accrochée au sommet des collines noircies qui encerclaient la ville, il voulait arriver sur le lieu présumé de départ du feu avant qu'il ne soit piétiné par d'autres. S'il s'agissait bel et bien d'un incendie criminel, la police devait faire la preuve du lien entre l'endroit où le feu s'était déclenché et les victimes, dont certaines se trouvaient vraisemblablement à des kilomètres de là, dans des zones encore trop dangereuses pour que l'on puisse y accéder.

Après avoir franchi le dernier barrage, Henry gara sa voiture et observa, d'un côté de la route, le paysage de rêve intact et, de l'autre, la noirceur qui s'étendait à perte de vue – il se tenait juste sur l'axe où le monde avait basculé.

Dehors, tout lui sembla étrangement calme. Aucun cri d'oiseau, aucune vibration de ces bruits blancs émis par les insectes. L'air était frais, plein de l'odeur piquante des eucalyptus brûlés. Ce n'était pas une odeur désagréable. Au-delà du ruban jaune, Henry aperçut le chimiste de l'unité de police spécialisée dans les incendies. George Xydias avait le dos un peu voûté et une légère bosse au niveau de la nuque, peut-être pour avoir passé tant d'années à chercher des indices dans les cendres et autres débris. Il avait enquêté sur des incendies accidentels et criminels ; sur des explosions de voiture, de bateau, de camion et d'avion ; et, après les attentats terroristes de 2002, sur les discothèques visées à Bali. Il s'était rendu sur tant d'endroits ravagés par les flammes qu'il était capable de vous dire quels types de végétaux ou de matériaux avaient brûlé, et même – ce qui irritait profondément les collègues de son laboratoire, mis en cause par ses méthodes minutieuses – le pourcentage de combustible évaporé encore présent sur les lieux.

Vêtus de combinaisons blanches jetables, Xydias et son assistant discutaient avec Ross Pridgeon, un homme timide à l'humour caustique, au visage encadré de lunettes et surmonté d'une touffe hirsute

de cheveux châtons. Enquêteur spécialisé dans les feux de la région, Pridgeon travaillait pour le département du développement durable et de l'environnement (DDDE); il avait été le premier à pouvoir examiner les lieux le matin même. Parmi les rangées bien délimitées d'eucalyptus encore fumants, il avait trouvé les traces de deux départs d'incendies volontaires, à cent mètres d'intervalle, de part et d'autre de Jellef's Outlet.

Pridgeon montra à l'équipe d'enquêteurs comment il s'y était pris pour remonter jusqu'à l'endroit où les deux feux s'étaient rejoints. Sur trois cents mètres le long de Jellef's Outlet, des flammes immenses en provenance de l'est avaient traversé la route et embrasé la cime des arbres. C'est là qu'un des principaux feux – l'un des deux fronts qui n'allaient pas tarder à se former – avait pris naissance. Les eucalyptus avaient été intégralement dépouillés et les quelques feuilles noircies qui restaient accrochées avaient toutes le même aspect raide, friable et desséché; toutes étaient figées dans le sens du vent de ce dimanche. Les feuilles caoutchoutées, dont la forme pouvait changer sous l'effet de la chaleur, ressemblaient à des centaines de doigts pétrifiés qui indiquaient la direction empruntée par le feu; ainsi, les enquêteurs savaient que, s'ils abordaient la zone incendiée à cet endroit et progressaient en sens inverse, ils remonteraient peut-être jusqu'à l'origine de la catastrophe.

Le sol couvert de cendres craquait à chaque pas. Henry avançait prudemment afin de déranger le moins possible ce qui pourrait se révéler être des preuves. À trente-six ans, c'était un bel homme avec sa carrure d'athlète et sa démarche nerveuse. Dans sa jeunesse, il avait été sélectionné pour devenir footballeur professionnel mais une mauvaise blessure en avait décidé autrement. Il s'était retrouvé dans une unité de transit, qui enquêtait sur les viols et agressions dans les transports en commun et, un jour, on lui avait demandé de se rendre dans une gare où quelqu'un avait provoqué un incendie. Debout sur les cendres encore chaudes des lieux, Henry avait été impressionné de voir comment la brigade du feu parvenait à reconstituer une chaîne de cause à effet parmi les débris. Il avait postulé pour y être muté et avait passé les semaines suivantes à tout apprendre sur le feu et ses ravages, ainsi que sur les réponses qui se trouvent dans les décombres.

Cette fois-ci, les flammes avaient été d'une telle violence qu'il eut l'impression d'avoir affaire à un cas d'école détaillant la procédure à

suivre après un feu de forêt. Les arbres calcinés dégageaient encore de la chaleur et des nappes de fumée s'accrochaient à leurs branches. Henry et les autres cherchaient le chemin à suivre dans ce brouillard, à l'affût des indices les plus ténus.

Le feu est un drôle d'artisan. Il est capable de tailler des branches en biseau, de les raboter à chaque extrémité et d'entamer leur épaisseur au fur et à mesure qu'il avance vers le tronc ; il transforme une écorce en peau de crocodile, laissant derrière lui des rangées d'écailles de bois calciné. La présence de cendre blanche atteste généralement d'une combustion totale et tout ce qui est ainsi consumé donne l'impression d'avoir soudain blêmi. L'équipe découvrit à un moment une clôture couverte de suie pâle sur tout un côté et ils s'engagèrent sur cette piste. La plupart du temps, les rochers ainsi que les très grosses branches protégeaient les brindilles, plus promptes à s'enflammer : quand ils en trouvaient qui n'avaient pas brûlé, ils savaient qu'ils devaient continuer dans la direction opposée. Les enquêteurs cherchaient à savoir jusqu'où le bois avait brûlé à l'intérieur, et suivant quelle inclinaison les flammes l'avaient attaqué, ce qui était un autre moyen d'identifier le trajet du feu – on trouvait des marques de calcination dans la partie basse du tronc quand celui-ci faisait face au point de départ de l'incendie alors que les traces de brûlure étaient particulièrement prononcées sur les côtés et à l'arrière du tronc quand les flammes grandissaient et avançaient.

Bientôt, ils commencèrent à se déplacer en marge du chemin emprunté par le premier feu afin d'identifier des traces permettant de délimiter l'un de ses flancs. À la périphérie de la fournaise, les arbres n'avaient pas brûlé dans les mêmes proportions : tout ce que l'incendie principal aurait normalement détruit était pratiquement intact. Les enquêteurs revinrent sur leurs pas pour traverser la route et localiser le deuxième flanc. Progressant par allées et venues systématiques, rétrécissant petit à petit leur périmètre d'investigation, ils réussirent à borner une surface en V jusqu'au point d'origine pour finalement arriver dans ce que l'on appelle la zone de confiance. Mais là, paradoxalement, les indices étaient plus déconcertants. Les feuilles n'avaient pas toutes le même angle : dans les premiers moments de sa vie balbutiante, le feu n'avait pas encore trouvé où mettre le cap. Les dégâts se situaient surtout au niveau du sol. Certains objets y avaient brûlé de manière très irrégulière. C'étaient dans les environs immédiats que les flammes avaient entamé leur course.

Au-delà, on reconnaissait des signes indéniables d'un feu à contre-courant, dit aussi feu à la rebrousse, quand de petites flammèches s'étaient cabrées, essayant de prendre leur essor, mais que le vent était venu contrarier. Les traces de combustion étaient moins nombreuses : les brindilles et autres petits matériaux combustibles n'avaient pas eu le temps de brûler et les endroits calcinés présentaient un angle d'inclinaison des flammes assez régulier et horizontal. Les enquêteurs commencèrent à planter de petits drapeaux afin de signaler les contours de la zone où le feu avait pris.

Environ 26 000 hectares étaient partis en fumée mais, malgré tout, au bout d'une heure passée à fouiller et à photographier les indices, ils parvinrent à resserrer leurs drapeaux autour de 8 m², situés quatre mètres au-delà de la route de la plantation. Aucune trace d'un dispositif conçu pour déclencher le feu – parfois, il arrivait que les enquêteurs trouvent les restes d'un engin fait maison avec des allumettes ou des bougies fontaine fixées à l'aide de poids – mais, étant donné les conditions explosives de la journée précédente, la seule chose dont l'incendiaire avait pu avoir besoin, c'était d'un briquet. Un simple frottement de doigt sur la molette suffisait à déclencher le chaos et la terreur.

Et là encore. Le deuxième feu avait démarré non loin du premier.

Un officier de la police locale avait rencontré Ross Pridgeon plus tôt dans la journée et lui avait expliqué que la première patrouille à être intervenue avait repéré qu'il y avait deux feux simultanés. Pridgeon avait ainsi accompagné Henry et les autres enquêteurs jusqu'à une zone située à quelques mètres au-delà de Glendonald Road et à l'ouest de Jellef's Outlet. Là encore, ils identifièrent la tête du feu avant d'arpenter chacun de ses flancs, délimitant ainsi sa périphérie, revenant jusqu'à son point de départ. Il s'avéra que le deuxième incendie avait démarré juste derrière un panneau qui indiquait DÉCHARGE INTERDITE, ce que les gens d'ici interprétaient comme une invitation à y déposer leurs ordures. Trois vélos gisaient là, ou plutôt leurs restes déformés, à côté de morceaux calcinés de vieux pneus et autres pièces de voitures, d'écrans de télévision, de matelas, de canapés, d'un landau, de jouets d'enfants – le surplus du quotidien de ceux qui ne voulaient pas payer les frais de dépôt à la déchetterie, ou qui n'en avaient pas les moyens.

Aucun de ces objets n'était du genre à s'enflammer tout seul. Les enquêteurs cherchaient des restes de bouteilles en verre qui, telles des loupes en plein soleil, étaient susceptibles de mettre le feu à l'herbe

Remerciements

Ce livre n'aurait pu exister sans le soutien et la patience de Paul Bertoncello et de ses collègues de la police de Victoria. J'aimerais aussi remercier tout particulièrement Selena McCrickard pour sa confiance, ainsi que ses collègues de l'assistance juridique de Victoria, dont Dierdre McCann, pour leur temps et leur franchise. Toute ma reconnaissance va à Ray Elston et, bien sûr, à Shifley Gibson. Merci à tous ceux qui n'ont pas compté leur temps pour évoquer le Samedi noir avec moi, que ce soit officiellement ou officieusement.

Pour leur aide et leurs conseils, je remercie Jaye Kranz, Tracy Bohan, Andrew Wylie, Paul Read, Janet Stanley, Amit Lotan, Patrick Kennedy, Rachel Nolan, Simon Gatt, Paul Reynolds, Brett Kahan, Patrick et Anne Morgan, David Sexton, Julian McMahan, Tom Gyorffy, Kate Gibson, Jovelyn Barrion, Lucy Kostos, et surtout les services du centre éducatif fermé T. et J. Hooper. J'exprime également toute ma gratitude à la fondation Sidney Myer qui m'a permis de bénéficier d'une bourse d'aide à la création.

Travailler avec Meredith Rose et Ben Ball a été un cadeau d'une valeur inestimable: leur talent, leur dévouement et leur regard sur le monde furent une réelle source d'inspiration. Merci à Rachel Sculley d'être intervenue avec bienveillance et de m'avoir soutenue dans les dernières étapes du livre.

Enfin, pour avoir résisté à l'écriture de ce livre et aux humeurs de son auteur, à Don Watson, mes remerciements les plus vifs.

chloe
hooper
l'incendiaire

L'Incendiaire

Chloe Hooper

3

Cette édition électronique du livre

L'Incendiaire de Chloe Hooper

a été réalisée le 25 juillet 2020

par Christian Bourgois éditeur.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

ISBN : 9782267032550

ISBN PDF : 9782267032574

Numéro d'édition : 2468